RESPONSO A VICTOR HUGO

« Le travail des champs est un travail humain.
le travall de villes est un travail divin. »
V. H.

Dins li planas de la Camargo,
Ounte lou biòu negre s'alargo,
Entre li champ bladous e li tamaris verd,
Iéu, païsan anave en recitant ti vers.

E dins l'espigo que granavo,
Dins lou bourjoun que s'espetavo
I rai dòu soulèu d'or, vesiéu flouri lou pan,
Vesiéu lou fru goustous, vesiéu lou vin lampant

Que l'amo grando et caritablo
Dins sa pensado deleitablo
Voudrié porje à la vèuso, à l'aujòu, à l'enfant,
I pople esclavagi que bramon de la fam.

Ère ourguïous : me sentiéu libre,
Aviéu casau coume lou vibre,
Aviéu terro de bla, tros de vigno e jardin.
Fièr de ma paureta, car ço que crèis dedin :

Rasin, arange, poumo e pruno,
E figo bloundo e figo bruno

RÉPONSE A VICTOR HUGO

Dans les plaines de Camargue, où le taureau noir vit en liberté, parmi les champs de blé et les tamaris verts, moi, paysan, j'allais en récitant tes vers.

E dans l'épi grenu, dans le bourgeon qui éclatait aux rayons du soleil d'or, je voyais fleurir le pain, je voyais le fruit succulent, je voyais le vin limpide,

Que l'ame grande et charitable, dans sa douce pensée, voudrait offrir à la veuve, au vieillard, à l'enfant, aux peuples en esclavage qui hurlent de faim !

J'étais orgueilleux : je me sentais libre, j'avais ma hute comme le castor, j'avais terres en blés, vignes et jardins. Fier de ma pauvreté, car tout ce qui y croît :

Raisins, oranges, pommes et prunes, et figues blondes et brunes sont pour les oisillons qui vont les becqueter, sont pour mon frère l'ouvrier, sont pour l'humanité.

Soun pèr lis auceloun que van li bequeta,
Soun pèr moun frai l'óubrié, soun pèr l'Umanita.

E dins la terro sèmpre mudo,
Em'Aquéu d'amount pèr ajudo,
Iéu fasiéu lou miracle eterne e lou mai grand
D'adurre à flouresoun uno espigo em'un gran,

Quand ta voues, comme un cop d'aurasso,
A flachi lou front de ma raço !
Oh ! Pougnènti paraulo ! oh ! coutèu de doulour !
O pouèto ! pèrque trapeges mi labour ?

S'ères tout autre, à cop de mouto
Iéu te fariéu teni la routo.
Mai lou Pouèto es fraire emé lou garigau :
Escrivon tóuti dous, crèon e soun egau.

O moun Egau, vès l'escrituro
Que sus la terro brouvo o duro
Iéu trace emé l'araire. Ai laboura tout l'an,
Obro divino, pèr escriéure lou mot « pan ! »

... Desire, ô Mèstre ! ô grand Troubaire !
Qu'autant que l'obro de l'araire
Toun obro dure : autant que i'aura de bla rous,
E que l'ome dira : « lou pan es sabourous ! »

FÉLIS GRAS.

Et dans la terre toujours silencieuse, avec Celui de là-haut pour aide, je faisais le miracle éternel et le plus grand d'amener à floraison un épi avec un seul grain.

Quand ta voix comme un coup d'orage a courbé le front de ma raçe ! Oh ! poignantes paroles ! Oh ! couteau de douleurs ! O poète ! pourquoi piétiner mes labours ?

Si tu étais tout autre à coups de mottes je te ferais tenir le chemin. Mais le poète est frère avec le paysan : Ils écrivent tous les deux, ils créent et sont égaux.

O mon Egal, vois l'écriture que sur la terre friable ou durcie je trace avec mon araire, j'ai labouré tout l'an, travail divin, pour écrire le mot « pain. »

Je désire ô Maître ! O grand Trouvère ! Qu'autant que l'œuvre de l'araire ton œuvre soit durable : aussi longtemps qu'il y aura des blés roux, et que l'homme dira : « Le pain est savoureux. »